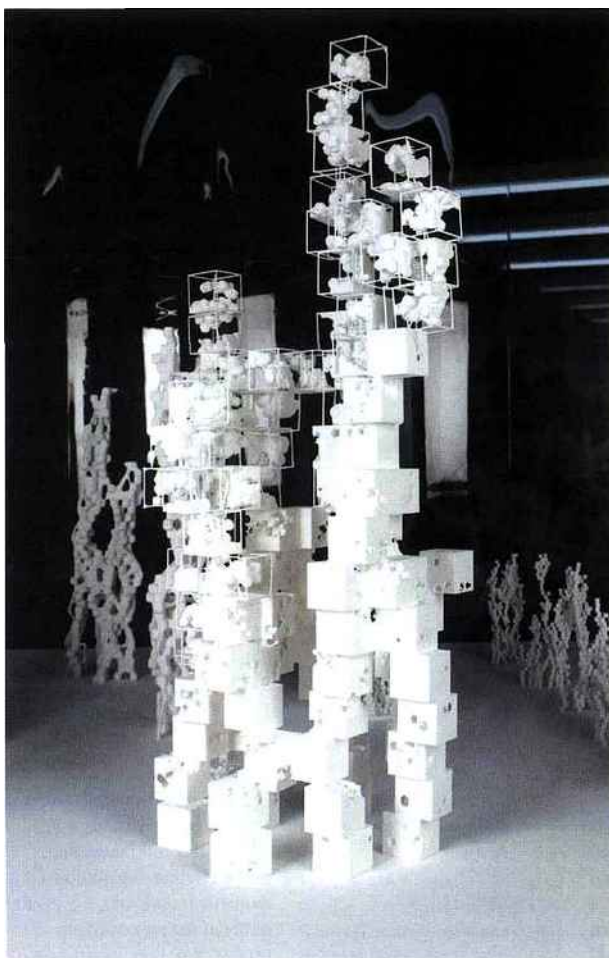


Architecture Utopies immortelles

Claude Parent, à la Cité de l'architecture et du patrimoine, et R&Sie, au Laboratoire, à Paris, montrent un mode de pensée complémentaire

PARIS ■ « *Un trait en diagonale, tracé sur une page blanche, c'est une colline, peut-être une montagne, une montée, une descente, une chute ou une ascension.* » À l'orée des années 1960, Claude Parent et Paul Virilio définissent leur théorie de la « fonction oblique ». Puis, Parent édifiera quelques manifestes architecturaux, matérialisation du vertige, solidification d'une pensée autonome. L'exposition qui lui est consacrée à la Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, rend un hommage tardif, mais essentiel, à un architecte dont la rareté ne doit pas masquer l'importance et l'influence (lire le *JdA* n° 317, 22 janvier 2010). Nombreux sont ceux, parmi les stars de l'architecture actuelle – Daniel Libeskind, Coop Himmelb(l)au ou Zaha Hadid – qui lui doivent beaucoup, pour ne pas dire plus. Au premier regard, ce qui saisit, c'est la richesse, le foisonnement de l'œuvre graphique. Suivent les maquettes, réalisées en bronze ou en bois de tilleul, que l'on aimerait toutes voler tant elles composent d'étranges figures. Frédéric Migayrou et Francis Rambert, les commissaires de l'exposition, se sont, à l'évidence, transformés en « chineurs » célestes. Quant au scénographe, Jean Nouvel, le disci-



CLAUDE PARENT

→ Commissaires : Frédéric Migayrou et Francis Rambert
→ Scénographie : Jean Nouvel

UNE ARCHITECTURE DES HUMEURS

→ Commissaire et scénographe : agence R&Sie

Vue de l'exposition « Une architecture des humeurs », au [Laboratoire] avec les travaux de R&Sie. © Photo : Matthieu Kovyrchine/Le Laboratoire

ple préféré de Parent, il a su s'effacer devant le maître, jouant astucieusement du biais pour évoquer l'oblique. Peu de réalisations, on l'a dit, mais une époustouflante leçon d'architecture, d'intelligence, d'invention et d'élégance.

L'oblique et la robotique

Depuis les hauteurs de la colline de Chaillot, il convient de s'élancer vers les arrières du Palais Royal. Là, au Laboratoire le bien nommé, Caroline Naphegyi, directrice artistique du lieu, accueille une exposition de R&Sie qui pourrait bien, cinquante ans plus tard, constituer la version actuelle de ce que fut Parent cinquante ans plus tôt. Soit le résultat intermédiaire d'une recherche qui explore de nouveaux modes d'agencement, de structuration et de transaction de l'architecture. Ici, ce n'est plus l'oblique qui domine, mais la robotique, la neurobiologie et les mathématiques. Car, confie François Roche, cofondateur de l'agence R&Sie, il convient de « ne pas laisser la science à ses seules hypothèses. Aux architectes

de scénariser, de donner forme, de procéder à une narration ». Autant, chez Parent, la visite de l'exposition relève du classicisme, autant, ici, on a le sentiment de pénétrer

au plus profond du virtuel, de l'indiscible, de l'inexploré. Comme si, prenant le relais de Parent, Roche et ses complices élaboraient des dispositifs hétérotopiques, paranoïaques, vecteur et support de narration qui ne sont lisibles que par ceux qui prennent le risque de les emprunter. Voilà deux expositions majeures pour qui s'intéresse à l'architecture comme langue, comme écriture et comme pensée. Deux démonstrations magistrales montrant que les utopies – déchirées, écartelées entre ordre et désordre – ne meurent jamais. Et que, quoiqu'on en veuille, elles n'échappent jamais à la beauté.

Gilles de Bure

• **CLAUDE PARENT : L'ŒUVRE CONSTRUITE, L'ŒUVRE GRAPHIQUE**, jusqu'au 2 mai, Cité de l'architecture et du patrimoine, 1, place du Trocadéro, 75116 Paris, tél. 01 58 51 52 00, www.citechaillot.fr, tjlj sauf mardi 11h-19h, jeudi 11h-21h. Catalogue, coéd. Hyx et la Cité, 400 p., 700 ill., 45 euros, ISBN 978-2-9103-8561-3

• **UNE ARCHITECTURE DES HUMEURS**, jusqu'au 26 avril, Le Laboratoire, 4, rue du Bouloi, 75001 Paris, tél. 01 78 09 49 50, www.lelaboratoire.org, du vendredi au lundi 12-19h

ARCHITECTURE **CHIPPERFIELD À ESSEN**

Minimalisme amplificateur

□ Le Chipperfield nouveau est arrivé ! L'architecte britannique, basé à Londres, Hambourg et Milan, qui accumule récompenses et distinctions, a livré, le 28 janvier, l'extension du Musée Folkwang, à Essen (Allemagne). Qualifié en 1932, en raison de la richesse de ses collections, de « plus beau musée du monde » par Paul J. Sachs, cofondateur du Museum of Modern Art (MoMA) de New York, le Musée Folkwang explosait entre les murs sobres et étroits d'un bâtiment datant du début des années 1960. L'extension, depuis longtemps nécessaire, est enfin réalisée grâce au choix d'Essen comme capitale européenne de la culture en cette année 2010. De David Chipperfield, on connaît nombre de bâtiments solidement ancrés dans le sol, denses, presque lourds, où domi-



Le hall de l'aile sud du nouveau Museum Folkwang, Essen.

© Museum Folkwang/NMFE GmbH/Photo Wolf Haug

nent la pierre et le béton. À Essen, l'architecte inverse sa manière et opte pour la légèreté. Il déploie un minimalisme léger et efficace,

choisit le verre comme matière dominante. Le résultat est une enveloppe très largement ouverte sur la ville, transparente et trans-

lucide, « traversante » en quelque sorte, génératrice d'échange et de dialogue. La vaste entrée, les larges circulations, l'enchaînement des patios, la multiplication des espaces de repos accentuent le sentiment de légèreté et invitent à une promenade sereine. À cet ensemble, se superposent les salles d'exposition, entièrement closes et à l'éclairage zénithal parfaitement dosé. Cette inversion dialectique, qui qualifie ce musée à la fois très ouvert sur la ville et très refermé sur lui-même, se développe au plus grand profit des œuvres exposées, où dominent actuellement les Américains

(Franz Kline, Morris Louis, Jackson Pollock, Ad Reinhardt, Frank Stella, Andy Warhol...) en attendant, à l'automne prochain, une grande exposition sur « Les impressionnistes à Paris ». Notons également, à l'actif de

Chipperfield, la parfaite liaison opérée entre son bâtiment et celui des années 1960, toute d'évidence et de fluidité.

Que reprocher, donc, à cette architecture (22 650 m² pour un budget de 55 millions d'euros) de retenue et, même, d'effacement ? D'être, justement, trop lisse, trop nette, trop désincarnée, à l'image d'ailleurs de l'accrochage lui aussi trop de rigueur et d'ordre. Certes, on est loin de ces gestes monumentaux auxquels nous sommes habitués depuis quelques années et qui rendent le contenant plus touristique que le contenu. Une retenue qui suscitait, lors de la visite, chez le critique et historien François Chaslin, cette réflexion : « Je me demande ce que les gens penseront de cette architecture dans vingt ans. » Signalons encore la collection photographique, d'une exceptionnelle richesse, du Musée Folkwang, au sein de laquelle on note néanmoins l'absence de Hans Namuth, pourtant né à Essen.

G. de B.

EN BREF

La sculpture redéfinie

MULHOUSE ■ Lorenzo Benedetti signe sa troisième exposition à la Kunsthalle de Mulhouse et clôt sa réflexion sur l'œuvre et son contexte. La manifestation, dont le titre fait référence au documentaire d'Alain Resnais et Chris Marker, *Les Statues meurent aussi* (1953), mène une recherche sur l'objet et sur la définition de la sculpture dans un nouveau contexte, à travers les œuvres de sept artistes, de Francesco Arena à Alex Cecchetti en passant par Guillaume Leblon.

→ « Les sculptures meurent aussi », la Kunsthalle, centre d'art contemporain, 16, rue de la Fondene, 68093 Mulhouse, tél. 03 69 77 66 47, www.kunsthallemulhouse.com. Jusqu'au 28 mars

Sarkis à tous les étages

PARIS ■ Sarkis s'installe au Centre Pompidou, à Paris, dans le cadre d'une exposition-intervention. L'installation se met progressivement en place. D'ores et déjà présente dans l'atelier Brancusi, à la bibliothèque publique d'informations, à la bibliothèque Kandinsky et au niveau 4 du musée, la série d'œuvres récentes ou inédites de l'artiste s'infiltrera également au niveau 5 dès le 4 avril, pour prendre finalement ses quartiers au niveau -1 du Forum le 21 avril.

→ « Sarkis », Centre Pompidou, 19, rue Beaubourg, 75004 Paris, tél. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr. Jusqu'au 21 juin

La fondation Serralves en Bretagne

BIGNAN (MORBIHAN) ■ Le domaine de Kerguéhennec accueille la collection du Musée Serralves de Porto, au Portugal. L'exposition, qui couvre la période des années 1960 à aujourd'hui, aborde les figures emblématiques de l'art portugais à travers quatre présentations monographiques : Manuel Alvess, Lourdes Castro, Angelo de Sousa et Alexandre Estrela.

→ « Collection. Porto : Museu Serralves », domaine de Kerguéhennec, 56500 Bignan, tél. 02 97 60 44 44, www.art-kerguehennec.com. Jusqu'au 13 juin

Sur les traces de la pergola

PARIS ■ L'exposition du Palais de Tokyo, à Paris, explore la modernité hantée par ce qu'elle a supprimé, à l'image de la pergola imaginée par Le Corbusier pour la Villa Schwob, à La Chaux-de-Fonds (Suisse), et qui n'apparaît plus sur les photos réalisées quelques années plus tard pour le magazine *L'Esprit nouveau*. Raphaël Zarka, Valentin Carron et Charlotte Posenenske livrent pour l'occasion trois expositions personnelles, agrémentées des interventions de Serge Spitzer et Laith Al-Amiri. Ce dernier s'est inspiré du scandale provoqué par Muntazer Al-Zaidi, le journaliste irakien qui avait lancé ses chaussures à la tête du président des États-Unis en 2008.

→ « Pergola », Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, 75116 Paris, tél. 01 47 23 54 01, www.palaisdetokyo.com. Jusqu'au 16 mai